

L'apprentissage d'un professeur

Jacques Paul Borel

L'apprentissage d'un professeur

Chroniques d'une faculté de médecine, tome I

L'Harmattan

DU MÊME AUTEUR

Direction d'ouvrages à collaborations multiples

Comment prescrire et interpréter un examen de biochimie, 2^{ème} édition, Maloine, Paris, 1985

Biochimie dynamique, 1^{ère} édition, Maloine, Paris, 1987

Biochimie dynamique, 2^{ème} édition, De Boeck Université, Bruxelles, 1997

Biochimie pour le clinicien, Éditions Frison-Roche, Paris, 1999 et traduit en portugais, Instituto Piaget, Lisbonne, 2001

Biochimie et biologie moléculaires illustrées, Éditions Frison-Roche, Paris, 2000

Basement membrane. Cell and molecular biology, en collaboration avec N.A. Kefalides, Acad. Press, New York, 2005

Précis de biochimie et biologie moléculaire, Éditions Frison-Roche, Paris, 2006

Histoire ou histoire des sciences

Mon village au temps des chevaux. Souvenirs d'enfance, Éditions Frison-Roche, Paris, 2005

Science et foi. Évolution du monde scientifique et valeurs éthiques, traduction de l'ouvrage anglais de D. Alexander, Éditions Frison-Roche, Paris, 2005

Hôpitaux d'hier et d'aujourd'hui, Éditions Frison-Roche, Paris, 2007

Malheurs de la science, malaise des chercheurs, Éditions Frison-Roche, Paris, 2009

Fiction

Les contes de mon mûrier, Éditions singulières, Sète, 1996

© L'Harmattan, 2010

5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-12815-6

EAN : 9782296128156

À Madame M. Exposito, inspiratrice

Avant-propos

Chronique d'une Faculté de Médecine dans les années 1950-2000

Les fondements mêmes de la médecine française ont été secoués, au cours de la seconde moitié du vingtième siècle, par trois révolutions successives, fortement ressenties à l'intérieur des facultés de médecine et des hôpitaux, mais moins nettement perçues par le grand public qu'il convient d'informer. En 1958, le pouvoir gaullien nouvellement établi, animé par un souci louable de renouvellement des structures usées, a tenté de remplacer les hôpitaux hospices traditionnels datant de l'empire ou même du moyen âge - ces constructions malcommodes abritant des semi indigents dont le fameux musée de l'hospice de Beaune constitue une magnifique illustration - par des « centres hospitaliers universitaires » (CHU), véritables cliniques publiques ultramodernes, couplées obligatoirement aux facultés de médecine, dans l'espoir que cette union insufflerait le goût du progrès médical aux hôpitaux. Au sein de ces établissements de pointe, dotés de moyens techniques importants, pauvres et riches devaient être soignés sans distinction par un personnel de premier ordre. Ce louable essai de rénovation fut perçu comme une révolution par les acteurs du système de santé.

Le beau système des CHU était encore récent, fragile, en cours de consolidation, lorsque la révolte universitaire de mai 1968 se produisit. Il fut violemment remis en question : ce fut la seconde révolution. L'existence d'un fort courant progressiste chez les jeunes médecins parisiens ne tarda pas à se transmettre aux centres hospitaliers universitaires de province, tandis que la faculté de médecine de Paris éclatait rapidement en onze fractions indépendantes. Tous ces établissements d'enseignement, qu'ils fussent situés à Paris ou en province, leurs professeurs, leurs étudiants, leurs personnels, évoluèrent très vite vers une psychologie et une morale particulières, sous-tendues, malgré les propos en apparence novateurs professés en public, par la volonté invouée de retour au système ancien, laxiste, assurant aux médecins comme aux professeurs des carrières plus faciles.

À partir de 1981, à la suite de la prise du pouvoir par François Mitterrand, une nouvelle étape, qui se prétendait encore révolutionnaire, a été marquée par la mise en place dans les hôpitaux d'expériences variées, parfois de nature publicitaire, parfois intéressantes mais sans lendemain, accompagnées par un changement notable du personnel responsable, les nouveaux venus étant souvent choisis en fonction de leurs opinions ou de leur passé soixante-huitard. L'embellie, s'il y en eut une, fut de courte durée, car, au bout de peu d'années, la raréfaction progressive des moyens matériels résultant des difficultés financières inéluctables de la sécurité sociale et de l'État allait entraîner une régression du système des CHU, fort mal acceptée par le personnel médical, en particulier par les plus progressistes des médecins, ainsi qu'une désaffection à leur égard, maladroitement contredite par les proclamations optimistes des politiques. Cette régression s'est encore accentuée de nos jours en raison de la crise mondiale et de la diminution des ressources budgétaires nationales.

Lors de chacune de ces révolutions, des scènes caractéristiques de l'état d'esprit français se sont déroulées, des "ôte-toi de là que je m'y mette", des « moi, je suis le meilleur et je vais vous faire voir ce que je sais faire », des "maintenant commence une ère nouvelle de la médecine". Chaque fois, des

dizaines de profiteurs, particulièrement actifs à l'intérieur de la hiérarchie médicale, de l'interne au professeur, quand ce n'était pas au niveau de l'étudiant de première année, se sont dit : "Le moment est venu de prendre les bonnes places ! Faisons jouer nos appuis politiques ! À nous la bonne soupe !" Il en est résulté un certain nombre de scènes tragi-comiques que les médecins se racontent comme de bonnes blagues dans leurs réunions d'anciens mais que le grand public ignore le plus souvent. Fort heureusement pour les professeurs et le personnel hospitalier en général, notre pays vit sur un grand principe, celui qu'un fonctionnaire, même s'il est renvoyé ou mis à l'écart, doit continuer à percevoir l'intégralité de son salaire et de surcroît mérite de bénéficier de son avancement à l'ancienneté. De ce fait, les vagues successives de promotions accélérées induites par les trois révolutions médicales n'ont pas provoqué de limogeages irrémédiables ou de désastres dans les carrières de ces éminentes personnalités. À notre connaissance, aucun médecin évincé d'un poste ne s'est retrouvé tributaire des soupes populaires. Les anciens et les nouveaux ont cohabité tant bien que mal, selon leur puissance et leurs relations. Cette absence d'élimination brutale (pas de tribunal d'exception ou de guillotine, malgré les vellétés de certains excités) ont conféré à ces mouvements hospitalo-universitaires prétendument révolutionnaires une apparence d'opérette permanente, tempérant l'aspect tragique, le véritable drame national, qu'est l'irruption tous les dix ans en moyenne d'une révolution de palais entraînant une rupture forcée par rapport à la situation antérieure, avec ce qu'elle comporte de gâchis, de tâtonnements, de répétition des erreurs passées et de superposition de règlements contradictoires qu'on traînera indéfiniment comme autant de boulets administratifs, faute, de la part de nos législateurs, de savoir manifester le courage et la lucidité nécessaires à l'adoption de mesures vraiment nouvelles gommant le passé.

Parallèlement à ces révolutions apparentes affectant les structures universitaires et médicales, une révolution d'un tout autre type, perceptible par les seuls médecins, progressive, sournoise mais inexorable, a touché tous les domaines de la médecine. Elle résulte de l'application à cette dernière des immenses progrès des sciences et des techniques. L'imagerie médicale a révolutionné les diagnostics, les progrès de la génétique ont transformé la compréhension d'un grand nombre de maladies, l'informatique a envahi la gestion des dossiers de malades et mis en péril le secret médical, le développement des réseaux internet a offert à chaque médecin qui le désire la possibilité d'un dialogue immédiat avec ses collègues des autres continents, la pharmacologie s'est avérée capable de fournir des drogues d'une puissance insoupçonnée jusqu'alors.... Une double difficulté est rapidement apparue dans l'application de ces sciences et techniques nouvelles. D'abord, leur maîtrise a tendance à dépasser les connaissances des médecins moyens, ce qui pose les graves questions de moderniser la formation de ces derniers sans rendre la durée des études interminable et d'instaurer leur recyclage permanent. Par ailleurs, les moyens financiers mis à la disposition des institutions de santé ne suffisent plus à celles-ci pour acquérir les appareillages modernes extrêmement coûteux. Cette révolution technologique s'oppose en bien des points aux révolutions de palais mentionnées plus haut, car elle impose méthode, rigueur et discipline, qualités contre lesquelles les mouvements dits

progressistes ont précisément lutté sans le reconnaître depuis leur apparition en 1968 (il est interdit d'interdire).

Il est bon que le public soit informé des mécanismes curieux des nominations et des promotions de ceux qui ont pour double mission de guérir leurs semblables et d'apprendre aux étudiants leur futur métier de médecin. Il est utile également que ce public sache comment on procède aux choix décisifs en matière de santé publique et comment sont gérés les deniers de l'État dans ce domaine. Il serait fastidieux de décrire les mœurs médicales de notre pays sous la forme d'un ouvrage sociologique et doctoral. L'aspect tragi-comique des révolutions de palais survenues dans nos hôpitaux depuis un demi-siècle, en facilite une présentation romancée, dont les scènes amusantes, plaisantes ou ridicules, tempèrent les multiples détails attristants (l'étalage humain de médiocrité intellectuelle, de sottise, de prétention, de vanité, d'absurdité ou tout simplement de malhonnêteté qui n'est, bien certainement, pas spécifique des médecins).

Certains reprocheront à l'auteur d'avoir, dans ces chroniques d'une faculté de médecine et de l'hôpital qui lui est associé, volontairement noirci le tableau, ce qui est inexact : les spécialistes en la matière confirmeront que ces descriptions contiennent de nombreuses vérités qui ne sont pas très belles, mais faut-il les cacher, ou au contraire les dire afin qu'elles ne se reproduisent pas ? Puisse le lecteur s'attrister de tant de sottise au service d'ambitions étriquées et de tant d'occasions de progrès gâchées, mais surtout se divertir le plus possible au spectacle des médiocrités de certains grands hommes supposés et en même temps considérer l'ensemble de ce roman comme une sorte de bilan de l'évolution chaotique d'une catégorie socioprofessionnelle particulière, celle des médecins, souvent critiquée (le grand Molière a servi de référence : "*castigare ridendo mores*"). Il ne faudrait point, toutefois, oublier la grandeur de la tâche quotidienne des praticiens, grandeur dont ils sont tous - à des degrés divers - pénétrés, qui répond au noble devoir de prévenir la maladie, de soigner les malades et de les guérir. Certes, les médecins se trompent parfois, mais ils le font avec une si parfaite bonne volonté que le malade n'a d'autre ressource que de mourir content.

Les chroniques qui suivent sont largement romancées et ont pour but de fournir des exemples amusants de situations et de comportements dont on aimerait que certains n'aient jamais existé. Il ne s'agit nullement d'un témoignage historique. Qu'on ne cherche pas sur la carte une quelconque ville de Mires, dont les habitants, les Miriens, sont l'objet de ces chroniques. Les situations décrites ont bel et bien pris place dans tel ou tel hôpital, dans telle ou telle faculté, appartenant à telle ou telle ville, mais, selon la formule consacrée, elles ont été si largement transposées qu'aucun des protagonistes mis en scène dans les chapitres suivants ne correspond de près ou de loin à un personnage précis ayant réellement existé. Les portraits tracés ici sembleront parfois affligeants, mais ils permettront de méditer sur les contradictions probablement inévitables entre la grandeur du métier de médecin et la petitesse de certains membres de cette honorable profession.

L'apprentissage d'un professeur

Chapitre 1

Comment on est nommé professeur agrégé de médecine

En ce début des années soixante, le train du matin à destination de Paris partait de Mires, la petite métropole régionale cachée au sein des marches de l'Est, peu avant 7 heures, pour atteindre la capitale vers 9 heures. Alexis Lenfant s'était levé tôt pour parvenir à temps à la gare. Il s'était "passé" de petit-déjeuner et contenté d'une grande tasse de café noir. La matinée d'avril était encore fraîche dans cette région septentrionale. Le globe solaire apparaissait à peine à l'Orient, émergeant d'une légère couche de brume, au-dessus de la plaine crayeuse blanche que le voyageur, assis le dos à la marche, regardait sans vraiment la voir. Son train s'était ébranlé à l'heure, de façon normale et passablement routinière pour la plupart des voyageurs qui étaient presque tous des habitués de ce convoi matinal. Par contre, les circonstances du voyage de notre héros étaient véritablement exceptionnelles : il n'avait jamais de sa vie entrepris ce déplacement pour une telle cause et n'aurait plus l'occasion de le faire. Pour le moment, bercé par le bruit régulier des roues progressant avec un léger choc d'une pièce de rail à la suivante, il somnolait sur sa banquette, sans accorder d'attention à ses compagnons de voyage, des hommes d'affaires se rendant à Paris pour négocier quelques contrats urgents. Il aurait pu comparer son sort à celui de ces voisins et penser fièrement que son déplacement revêtait une signification plus remarquable, plus intéressante, que celle de ces bons bourgeois dont le voyage était tout simplement motivé par leurs affaires, mais il ne se sentait nullement supérieur à eux. Son tempérament humble ne l'avait jamais incité à considérer sa qualité de docteur en médecine comme un motif d'orgueil par rapport aux autres. De surcroît, le but de son voyage, unique en son genre, le troublait si fort que, s'il avait eu la volonté d'analyser ses états d'âme, il aurait probablement envié ses compagnons banals. Jeune médecin peu fortuné, simple assistant de l'hôpital de sa ville, il se rendait dans la capitale afin de se présenter aux épreuves du fameux concours d'agrégation, qui ferait de lui, s'il réussissait, un professeur de faculté de médecine, situation enviable capable de transformer la vie entière d'un homme en le hissant au rang des hauts responsables de sa profession. Être nommé au "concours d'agrégation" marque une date unique dans la vie d'un médecin. Bien peu obtiennent le titre magique de professeur agrégé que tous envient.

La rêverie d'Alexis gagnait en profondeur et en perplexité au fur et à mesure que le voyage se déroulait, rêverie teintée d'une sourde inquiétude suscitée en lui par l'approche de l'important concours qu'il allait affronter, épreuve en tout point inhabituelle pour un jeune provincial casanier. La parenthèse tranquille offerte par le voyage l'entraîna d'abord à remonter très loin dans son passé, vers son enfance et les débuts de sa vie, réellement à peine ébauchée, puisqu'il venait tout juste de dépasser la trentaine. Pendant que son train roulait, notre héros eut largement le temps de se remémorer les événements en définitive banaux de ses premières années, son enfance villageoise dans la ferme paternelle, située à la lisière des bois, dans la petite commune rurale de Chavannes-sur-Pompelle, entre une colline calcaire et une forêt dont il connaissait tous les fourrés et tous les nids d'oiseaux, ses

succès à l'école communale du village, ses camarades d'enfance, les conseils de l'instituteur, ses lectures assidues, son entrée dans la pension privée la plus cotée de la ville de Mires, distante de quatre lieues de sa maison natale, les sacrifices de ses parents, agriculteurs modestes qui s'étaient saignés aux quatre veines afin de lui assurer une instruction de premier plan, les dimanches de province à la monotonie insupportable, dont seul son goût des livres parvenait à le distraire, ses premières satisfactions intellectuelles, son appétit de savoir, de tout apprendre. Il se souvenait du jour où fut prise la décision, familiale plutôt que personnelle, de lui faire embrasser la carrière médicale, de ses études honnêtes à l'école de médecine locale, dont les bâtiments, dans un état de délabrement et de saleté exécrable, avaient pour seul mérite d'exister à une époque où personne ne se souciait de les reconstruire, de sa soutenance de thèse, sept ans plus tard, à Paris (car une école de médecine ne peut délivrer ce diplôme final, rôle exclusif des facultés), face à un jury solennel, en robe, constitué par des professeurs qu'il n'avait jamais rencontrés auparavant et dont les questions banales se passaient de réponse, de ses débuts à l'hôpital comme interne pendant quatre ans, puis comme médecin assistant, auprès d'une sommité locale de la médecine, du nom de Georges Dugagon, qui avait accompli toute sa carrière sur place, et dont le principe scientifique majeur était "il faut laisser faire la nature". Malgré lui, Alexis ne parvenait pas à s'éloigner dans ses pensées, en dépit de leur profondeur, du motif de son voyage, car celui-ci lui inspirait, on peut le dire, une crainte permanente et profonde. Ce n'est pas tous les jours qu'un jeune médecin de province comme lui prenait le chemin de Paris dans le but de se présenter au concours d'agrégation de pathologie médicale, cette porte d'entrée magique par lequel, à l'époque, un simple praticien était soudain investi de la dignité souveraine de professeur de médecine, devenait un oracle de la profession, à la fortune inévitable, adulé par les belles patientes, envié par les étudiants de première année (ceux des années suivantes, rapidement blasés, manifestent moins d'admiration à l'égard de leurs grands maîtres). Les deux bonnes heures de voyage étaient pour ce candidat un répit avant l'action, une occasion appréciable, sinon souhaitée, de faire, dans le calme, le point sur lui-même, de réfléchir brièvement sur sa vie passée, d'envisager comme une terre promise les joies d'un éventuel succès et de se préparer intérieurement à affronter le jury.

Alexis était pénétré d'un grand respect à l'égard de la médecine officielle et de ses maîtres en particulier. Depuis Hippocrate, l'art médical s'est transmis de génération à génération sous la forme d'un compagnonnage, dans lequel le "maître" représente le personnage essentiel du système de formation des médecins et, à plus forte raison, des futurs professeurs de médecine. Alexis avait effectué, nous l'avons dit, toutes ses études médicales, pendant sept ans, à l'école de médecine de Mires, qui était l'une des plus petites de France. L'existence même de cette école avait dépendu jusque-là beaucoup plus du souci des notables locaux de préserver par tous les moyens un patrimoine qu'ils pouvaient exhiber à la manière d'un panneau publicitaire et dont ils s'enorgueillissaient bruyamment, que d'une nécessité pédagogique réelle. En vérité, cette école de médecine ne subsistait depuis longtemps que grâce aux interventions pressantes répétées d'année en année auprès du ministère de l'éducation nationale par le maire de la ville, par les députés du département et par quelques personnalités locales en vue. Les fonctionnaires

ministériels étaient résignés à voir revenir tous les ans un dossier de demande de prolongation du fonctionnement de l'école de médecine de Mires identique à celui de l'année précédente, basé sur des considérations historiques ou de prestige, et accordaient la faveur demandée afin d'éviter de provoquer une tempête politique. Il faut dire qu'à l'époque où Alexis fit ses études, l'école ne comptait guère que dix étudiants inscrits en première année (à titre de comparaison, la faculté de médecine de Paris en comportait mille). De surcroît, il s'en souvenait, deux de ses camarades de promotion avaient quitté la ville pour gagner Paris à la fin de leur seconde année d'études, tandis qu'un troisième abandonna pour raison de santé, de sorte que les condisciples de son année n'étaient plus que sept lorsqu'ils parvinrent à la fin de leurs études et se mirent en devoir d'ouvrir un cabinet. Le corps professoral, tout clairsemé qu'il fût, était plus abondant que l'ensemble des élèves. Cet établissement antique n'avait rien de rentable.

Le caractère exceptionnel des échecs au cours des études prouvait qu'on n'était pas très regardant dans cette école de médecine de Mires sur la qualité du travail fourni par les étudiants. Les professeurs, relativement peu nombreux, même s'ils l'étaient davantage que leurs élèves, étaient, pour la plupart, en même temps, médecins de l'hôpital civil mais n'y faisaient que de brèves apparitions, selon les habitudes du temps. Ils s'occupaient avant tout de leur clientèle personnelle fort lucrative, qu'ils recevaient dans leurs cabinets de ville. Ils étaient peu intéressés par l'enseignement. Ils avaient été recrutés localement, choisis par leurs collègues plus anciens sur des bases obscures et nommés par simple décision administrative à des postes dits de "chargés d'enseignement", titre dépourvu de valeur aux yeux de ceux qui savent apprécier les grades universitaires, mais qui faisait illusion localement. Les emplois de ces chargés de cours provisoires avaient été, au bout de quelques années, au moins pour les plus débrouillards ou les mieux introduits, transformés facilement en ceux de professeurs titulaires de chaires, grade suprême, par un simple jeu d'écritures basé sur l'existence d'une disposition réglementaire traditionnelle et déjà démagogique stipulant que huit ans d'ancienneté suffisaient à valider ces situations précaires obtenues sans concours. Ainsi, les carrières des professeurs de Mires s'étaient-elles déroulées à l'ancienneté et non au mérite. Ils occupaient bel et bien des postes de professeurs de faculté, aimaient à rappeler ce titre sur leurs cartes de visite et leur papier à en tête, s'emportaient quand on ne les appelait pas "monsieur le professeur", et finalement s'auto illusionnaient au point d'être intimement persuadés de leur valeur professorale. Leur promotion, aussi médiocre fut-elle, n'avait été possible, on s'en doute, que grâce aux appuis fournis par leurs relations locales et nationales. Aucun n'avait obtenu - ni même cherché à obtenir - la sanction officielle des aptitudes universitaires représentée par ce diplôme national officiel qu'est l'agrégation des facultés de médecine, celle-là même qu'Alexis s'en allait maintenant conquérir à Paris. La piètre valeur de l'enseignement professoral de Mires avait incité depuis longtemps les étudiants locaux à se former essentiellement par la lecture des bons livres qu'ils étaient obligés d'acheter à leurs frais car la plupart des ouvrages trouvés à la bibliothèque de l'école étaient malheureusement anciens sinon périmés, malgré la bonne volonté de la bibliothécaire, fort distinguée, compétente de surcroît, mais dépassée par la médiocrité ambiante et qui disposait de crédits ridicules pour tenter d'assurer le renouvellement de son fond. Au

surplus, aucun des professeurs présents à cette époque dans l'école de médecine de Mires n'accordait à la bibliothèque la moindre marque d'intérêt. Alexis ne pouvait pas savoir qu'en ces années cinquante, un changement de politique était en train de s'opérer au ministère en faveur des petites facultés ou écoles de médecine comme celle de Mires. Conscientes de l'arrivée prochaine d'une vague démographique (le *baby-boom* de la libération), les autorités se préoccupaient d'accroître les capacités d'accueil et les moyens pédagogiques de ces établissements, d'en améliorer le recrutement professoral en leur imposant d'admettre dans leurs rangs des professeurs agrégés et de les reprendre en main, leur niveau traditionnel étant, de toute évidence, insuffisant. Ainsi, le jeune homme allait bénéficier, à son insu, de cette timide ébauche de revirement politique.

Le nombre d'étudiants appartenant à la promotion d'Alexis était, nous l'avons dit, tellement limité qu'ipso facto, ils furent tous promus dès leur troisième année d'études dans des postes d'externes à l'hôpital. L'externat était à l'époque le premier grade des carrières universitaires. Il a disparu lors des réformes qui suivirent les événements de mai 1968 dont nous parlerons plus tard. Les externes, après trois ans de fonctions, devaient affronter les épreuves du concours de l'internat, beaucoup plus difficile que le précédent, du moins dans les grandes facultés. Le titre d'interne était extrêmement prisé des médecins et ouvrait de belles carrières. Il a subsisté jusqu'à nos jours avec des fortunes diverses. Alexis et ses condisciples avaient été nommés externes de l'hôpital de Mires après un simulacre de concours. Très peu d'entre eux avaient osé se présenter au concours de l'Internat à la fin de leurs études, tant l'habitude de fuir les difficultés était vite prise dans ce milieu tranquille. Alexis, qui avait été l'un des rares à poser sa candidature, fut reçu sans coup férir et effectua quatre ans de ces hautes fonctions dans divers services de l'hôpital de Mires qu'il avait fini par connaître comme sa poche. L'obtention du diplôme d'interne, titre réputé, au moins dans les "vraies" facultés de médecine, avait pour avantage de conférer à ses titulaires des responsabilités, de leur faire côtoyer des collègues plus anciens capables de leur donner des conseils pratiques et surtout de leur permettre de participer à la vie des services hospitaliers, de leur faire connaître "sur le tas" les symptômes des maladies comme la psychologie des malades. Alexis apprit beaucoup durant ses quatre années d'internat. Venu d'un milieu humble, il respectait profondément les petites gens, les comprenait et les aidait de son mieux dans leurs souffrances. Son assiduité, son travail, son sérieux, sa gentillesse, furent récompensés. Il fut un jour choisi par le chef du service de médecine générale pour devenir son médecin assistant, ce qui prolongeait en somme ses fonctions d'interne pour une durée indéterminée - qui dépendait seulement du bon vouloir de son maître - et qui assurait à Alexis un salaire modeste mais qui avait le mérite d'exister. Certes, comparés aux revenus de ses confrères déjà installés en ville ou à la campagne, il s'agissait d'émoluments ridicules, mais il s'en contentait car il aimait son métier de médecin hospitalier et ne désirait pas ouvrir un cabinet, peut-être par excès de timidité. L'hôpital général de Mires, dans lequel il passait ses journées et quelquefois ses nuits, était un grand bâtiment de briques rouges, aux murs trop simples, trop plats, sur lesquels le regard passait sans trouver de point où s'accrocher, en un mot, d'une souveraine banalité. L'entrée du service de médecine auquel il était affecté, dotée d'un perron de quatre marches desti-

né, semble-t-il, à gêner le travail des ambulanciers plutôt qu'à conférer une quelconque personnalité architecturale à l'ensemble, était surmontée d'une plaque majestueuse, sur laquelle on pouvait lire en lettres d'or "hôpital général de Mires, service de médecine, professeur Dugagon. Peut-être faut-il, avant d'aller plus loin, définir ce terme de "service", tellement utilisé dans nos hôpitaux. Chaque hôpital était à cette époque subdivisé en services, véritables unités élémentaires de soins, généralement consacrés chacun à une spécialité particulière, comme rhumatologie, obstétrique, dermatologie et, bien entendu, médecine générale ou chirurgie générale. À la tête du service était placé un chef de service, qui, dans les hôpitaux des villes universitaires, était presque toujours professeur à la faculté de médecine. À l'époque où commence ce récit, ce personnage important était doté de pouvoirs considérables sur ses collaborateurs porteurs de titres imagés et traditionnels : professeurs agrégés, médecins assistants, chefs de clinique, internes, surveillantes, infirmières, infirmiers, aides soignantes, secrétaires, brancardiers, vaste groupe qui pouvait atteindre la centaine de personnes dans un grand service hospitalier. Tout le monde appelait respectueusement le chef de service "monsieur" en courbant l'échine, nul n'aurait envisagé de lui refuser une obéissance quasi-aveugle, et, dès qu'il tournait le dos, on le désignait par un terme familier qui en disait long sur son pouvoir, "le patron".

Dugagon, nom porté par le maître d'Alexis, était un médecin fort apprécié localement, parce qu'il savait parler aux malades et parce qu'il exhibait avec fierté son titre de professeur de médecine. Il exerçait à la même place depuis trente ans, malgré la guerre et les catastrophes qui accompagnaient celle-ci. Avant lui, son père avait été médecin du même hôpital et son grand-père était sans doute médecin dans la même ville, mais Alexis ne se souvenait pas très bien de ce qu'on lui avait raconté à ce sujet. À coup sûr, il s'agissait d'une dynastie médicale comme on les aimait à cette époque. Elle inspirait au brave jeune homme, qui sortait d'une famille modeste, le respect et l'humilité. N'ayant presque jamais quitté jusque-là son microcosme local, Alexis n'était guère en état de comprendre les accusations de certains beaux esprits médicaux de la capitale, désireux de se libérer de ce genre de traditions (pour ces derniers, l'existence de familles de médecins, se transmettant le même poste de génération en génération, dans les villes universitaires et dans bien d'autres cités, n'était qu'une forme élaborée de népotisme et de protectionnisme social hautement répréhensible). Pendant cette période de sa vie, enserré dans le cocon des habitudes médicales faciles à suivre et imprégnées de provincialisme qu'on lui avait inculquées, trop jeune pour s'être forgé un jugement personnel en matière de déroulement des carrières, n'ayant au surplus aucun moyen de comparaison, il s'était habitué à jouer le rôle du brave garçon en admiration devant le mince tableau de la médecine locale, la seule qu'il connaissait. Revues dans cette perspective, les années de sa carrière lui paraissaient d'une brièveté étonnante. Bon élève, il s'était transformé rapidement en assistant indispensable, capable de tout faire dans le service de médecine, dépositaire de la confiance de son maître, répondant de bonne grâce aux exigences imprévues de celui-ci. En quelques mois, il était devenu l'intermédiaire obligé de toutes les démarches du patron, son homme à tout faire, pas encore son confident mais déjà proche de cette situation privilégiée. Il n'hésitait pas à se charger de toutes les corvées, le malade qui vomissait à n'en plus finir, le malheureux sans domicile fixe dont